

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Le philosophe et le poète

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 49-55

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# *Le Philosophe et le Poète*

A Jean Massin

*En face de la Vérité il m'a semblé reconnaître trois attitudes modernes.*

*J'ai vu l'homme d'action, à qui suffit la vérité du parti. Quelques principes, et en route : « C'est la lutte finale... »*

*Heureux homme, qui survole majestueusement les gouffres de l'âme, à travers l'olympienne exaltation des luttes politiques.*

*Mais nous connaissons de tragiques existences dans les hauteurs de la pensée : d'une part l'intellectuel pur, le logicien qui précise durement ses concepts, par quoi la vérité lui cédera quelques millièmes de ses pâles vestiges ; d'autre part le poète, l'homme des grands coups de sonde à l'intérieur des choses, qui ne veut point du morcellement et du pas-à-pas que fait la raison comme l'alpiniste qui gratte en patience la montagne, mais s'élançe d'un coup d'aile au profond de l'azur.*

*Ne parlons point du premier : c'est le maître du jour. On ne peut plus dire que les idées mènent le monde, mais bien, avec la Sainte Ecriture, que la terre est désolée parce que de ceux qui la dirigent à bâtons rompus il n'est personne qui soit capable d'avoir une idée.*

*Nous parlerons du philosophe et du poète, qui sont frères par le superbe mépris que leur vouent à tous deux les hommes d'action ; et pour comble de malheur ces deux frères sont ennemis.*

*Je n'imagine pas qu'ils s'entendent jamais ; mais on souhaiterait qu'ils se traitent mutuellement avec un peu moins d'amertume.*

*Sans abaisser l'un pour exalter son adversaire, essayons de limiter leurs domaines respectifs, où ils puissent travailler ne se blessant pas mutuellement, et sans manquer tous les jours au devoir primordial de la charité qui réclame impérieusement la soumission de tous, comme cet ange qui secouait le Rebelle par les cheveux.*

*Ami de la sagesse, l'artiste l'est autant que le philosophe, si nous n'entendons point les fabricants de rimes et les marchands de syllogismes, mais ceux qu'a touchés l'aile de l'absolu et qui se débattent, pathétiques humains, entre le néant et l'infini. Et je les trouve, dans cette sublime aventure, aussi dignes d'admiration l'un que l'autre. Mais quelquefois le philosophe est tracassier ; il exigerait que l'artiste prît le même chemin que lui : à défaut de quoi, dit-il, il ne fait entendre que des mots et il ne prendra que du vent.*

*Quant à l'artiste, je l'ai vu saisir par les oreilles le philosophe pour lui faire écouter don Juan ou la neuvième symphonie : « il le faut, entends-tu ! C'est la seule voie qui mène au paradis ; car Dieu ne se trouve pas dans le tourbillon des concepts. »*

*— Je ne le vois pas davantage dans vos émotions esthétiques, répondait le philosophe.*

*Et ils ne se comprenaient jamais.*

*Je ne voudrais pas les inviter à se faire mutuellement des concessions, car c'est une chose très laide. Mais à reconnaître chacun ses limites, et que son domaine va jusqu'ici, ny plus ny moins, et que s'il passe au-delà, ce n'est plus du tout pour légiférer, mais pour écouter, en docile disciple, afin de s'enrichir par de nouveaux trésors.*

*Toutefois, comment résister au désir de faire observer que lorsqu'il s'agit de réalités absolues et surtout de l'Etre*

subsistant, l'esprit humain arrive d'autant moins à l'envelopper qu'il précise ses concepts ; ainsi, plus s'exerce l'activité propre du philosophe, — et même assurément lorsqu'on tient compte de l'analogie — plus Dieu lui échappe.

— Mais il n'y a pas, me dira-t-il, que la voie de négation ; il y a encore cette merveilleuse voie d'excellence, par quoi nous affirmons de Dieu les perfections des créatures ; et qu'est-ce que cela sinon une connaissance positive ?

Je réponds qu'affirmer de Dieu des perfections simples ne nous avance pas fort, que Dieu reste toujours aussi caché, et que s'il nous est permis de prononcer le mot, nous sommes très éloignés, par exemple de comprendre si peu que ce soit la Sagesse subsistante. Ceci parce que l'analogie, comme les symboles, demande à être vécue plutôt que raisonnée ; vécue par un sens intérieur assez mystérieux qu'il arrive au philosophe de posséder, — un peu moins que le poète.

La vérité, au dire d'un très grand métaphysicien que vous approuverez sans doute, existe pour nous dans la mesure exactement où elle devient vie à l'intérieur de nous-même, et ne se réalise pleinement que dans la communion. Ainsi Dieu est-il plus véritable pour un saint très ignorant que pour le démon le plus éclairé. Et tandis que le philosophe sérieux, surtout après la tempête hégélienne, voue toutes ses forces à rétablir les distinctions entre le oui et le non, entre le sujet et l'objet, entre Dieu et le monde, — certes ce fut un louable travail que ce nettoyage des écuries d'Augias —, le poète, lui, tâche de rassembler ; et il se préserve, pour cela, d'une connaissance trop claire dont le fait, lui semble-t-il, n'est que division et discorde.

La division empêche de contempler. Le philosophe pourchasse à travers des volumes entiers la définition d'un concept, dont la vaste compréhension n'atteint plus aucune personne ni aucune chose réelle ; et il n'est alors que l'alpiniste isolé sur sa vertigineuse cime, ne daignant même pas regarder, en bas, ce qui existe et qui souffre. Le poète, sans quitter l'amour et la vue de tout l'univers, se plonge dans l'infini fourmillement des symboles ;

Un roseau lui suffit  
A faire chanter toute la forêt ;

*Et l'existence d'une fleur lui enseigne l'éternité. Toutefois cet Etre nécessaire qui n'est plus seulement une idée ni le symbole d'autre chose mais la réalité même en qui tout consiste, combien il sait, hélas, que jamais il ne la possédera pleinement de connaissance ou d'amour, fût-ce l'espace d'un éclair ; et il se résigne à ne contempler ce jour lumineux que par les ombres du soir et les lueurs du matin.*

*Ainsi, tandis que le philosophe aime à nous répéter à notre confusion les termes du Concile Vatican et du serment antimoderniste :*

*Deum, rerum omnium principium et finem, naturali rationis lumine per ea quae facta sunt, hoc est per visibilia creationis opera, tanquam causam per effectus, certo cognosci, adeoque etiam demonstrari posse<sup>1</sup>...*

*le poète ne peut s'empêcher de hausser les épaules et de se rappeler un fameux discours de S. Thomas aux élèves de Sorbonne : que si nous en sommes encore à demander les preuves rationnelles de l'existence de Dieu, nous voilà bien misérables, et surtout pas très polis, alors que Dieu lui-même s'est révélé si clairement. Et il me cite encore cette parole de Denys (De myst. théol. ; I, I) :*

*Ille qui melius unitur Deo in hoc vita, unitur ei quasi ignoto<sup>2</sup>...*

*Il est vrai que ce paradoxe figure comme première objection à un article de la Somme de S. Thomas « La grâce donne une plus haute connaissance de Dieu que la raison naturelle » (Ia, qu. XII, a13). Mais la réponse du docteur angélique ne laisse pas d'étonner :*

*Licet per revelationem gratiae in hac vita non cognoscamus de Deo quid est, et sic ei quasi ignoto jungamur ; tamen plenius ipsum cognoscimus, in quantum plures et excellentiores effectus ejus in nobis demonstrantur ; et in quantum ei aliqua attribuimus ex revelatione divina, ad quae ratio naturalis non pertingit<sup>3</sup>.*

*1. Dieu, principe et fin de toute chose, peut être connu avec certitude et démontré de même par la lumière de la raison naturelle, s'élevant des effets à la cause, et des choses visibles aux invisibles.*

*2. Celui qui est le plus parfaitement uni à Dieu, dans cette vie, lui est uni comme à un inconnu.*

*3. On veut bien qu'une révélation de la grâce ne nous dévoile*

*Je ne veux pas commettre le contresens impardonnable de prendre l'inspiration poétique pour une motion surnaturelle ; elle garde cependant avec la grâce cette ressemblance d'être une inspiration gratuite (cet entraînement par un principe supérieur dont Aristote observe qu'il n'a que faire du conseil), et non plus le pénible tâtonnement de la raison humaine, qui avance très lente par des sic et non et de laborieux syllogismes<sup>4</sup>.*

*L'inspiration poétique aura en outre avec la connaissance de Dieu par la grâce cette autre analogie que, sans pénétrer jusqu'à son essence, « elle peut le saisir mieux que la raison par certains de ses effets les plus admirables autour de nous et en nous ».*

*Il s'agit encore, bien entendu, d'effets naturels ; et il n'est nullement question d'attribuer à l'art une dignité de religion ou de mystique. Mais qui ne voit que le langage le plus élevé de la poésie est la louange, et que la louange implique une connaissance de Dieu supérieure à toutes les philosophies. Ainsi dans ces vers :*

*Soyez béni, mon Dieu qui donnez la souffrance  
Comme un divin remède à nos impuretés,*

*il faut voir une meilleure et plus sûre et plus réelle connaissance (au moins pour le poète qui l'éprouvait si*

*pas l'essence divine, et qu'ainsi nous soyons unis à Dieu comme à un inconnu ; cependant nous le connaissons d'une manière plus pleine, pour autant que la grâce nous fait saisir en nous-mêmes un plus grand nombre d'effets divins, et des plus excellents ; et encore parce qu'une révélation divine permet d'affirmer de Dieu certaines vérités que la raison ne saurait jamais atteindre.*

4. Cf. I<sup>a</sup> II<sup>ae</sup> q. 68 a. 4 ad 1.

*Utrum convenientur enumerentur dona sp. sancti.*

*Obj I videtur quod non.*

*Nam ponuntur quatuor pertinentia ad virtutes intellectuales, sapientia, intellectus, scientia et consilium quod pertinet ad prudentiam ; nihil autem ponitur quod pertineat ad artem, quae est quinta virtus intellectualis...*

*Rép... ... potest tamen dici quod q<sup>tu</sup>m ad infusionem donorum, ars pertinet ad sp sanctum, qui est principaliter movens, non autem ad homines, qui sunt quaedam organa ejus, dum ab eo moventur.*

durement) que dans tous les traités philosophiques sur la douleur. Job non plus ne raisonnait pas comme ses rigides amis, mais il répandait devant Dieu ses plaintes, son espoir, sa louange, qui sont de la plus pure poésie. Ce souvenir me rappelle Tobie, Jérémie et, de proche en proche, tous les livres saints, avec cette évidence qu'il s'y trouve peu de philosophie, que même cette philosophie n'y est mentionnée que pour sa honte : « Je perdrai, dit Dieu, la sagesse des sages. Ils s'évanouiront dans leurs pensées. ».

Tout ceci ne sera pas dit pour exorciser une poésie idolâtre, ni pour l'élever à un rang qu'elle n'a pas. Il lui arrive de vouloir détrôner la mystique, comme il arrive à certaine philosophie de dévaster les jardins de la foi et de l'esprit d'intelligence.

Poésie et philosophie ont souvent besoin de ces humiliations, « qui sont des grâces de Dieu ».

La philosophie témoigne d'un profond mépris pour tout ce qui n'est pas systématisé, précisé, réduit en catégories. Elle divise la parole du Seigneur, qui est une, et qui demeure la même éternellement.

La poésie se prend à son propre mirage. Elle aime à tourner vide ; elle se grise de musique, d'images et de mots. Elle mérite parfois ce reproche d'un de nos plus grands poètes : « La passion frénétique de l'art est un chancre qui dévore le reste et, comme l'absence nette du juste et du vrai dans l'art équivaut à l'absence d'art, l'homme entier s'évanouit... La folie de l'art est égale à l'abus de l'esprit. La création d'une de ces deux suprématies engendre la sottise, la dureté du cœur et une immensité d'orgueil et d'égoïsme... »

Il faudrait citer tout ce passage de Baudelaire sur l'école païenne. C'est admirable et poignant d'humilité de la part d'un artiste de génie ; et la poésie, à sa vraie place, n'en devient que plus glorieuse :

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage  
Que nous puissions donner de notre dignité  
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge  
Ét vient mourir au bord de votre éternité.

La philosophie ne devra-t-elle pas, elle aussi, par un autre chemin, se contenter de venir expirer au bord de l'éternité ?

*Il y aurait là un commencement d'accord entre ces deux sœurs. Elles ne seraient toutes deux que de très humbles et très précieuses servantes, et aucune d'elles n'exigerait plus les honneurs de l'adoration. Le philosophe et le poète, loyalement et en toute paix, se serreraient la main, heureux de commencer à connaître, l'un la vérité de la beauté, l'autre la beauté de la vérité.*

*Il existe un meilleur terrain de rencontre, qui est déjà le porche du paradis. Je le trouve dans une page de La Femme Pauvre.*

*— Si vous n'êtes pas artiste, demande Bohémond de l'Isle de France à Caïn Marchenoir, qu'êtes-vous donc ?*

*— Je suis Pèlerin du saint tombeau, répond Marchenoir... Je suis cela et rien de plus.*

*Mais tous les saints qui ont écrit quelque chose et ceux qui n'ont pas écrit sont la preuve éclatante qu'il suffit d'être pèlerin du saint tombeau pour être tout, — pour être plus sage que les philosophes, plus artiste que les poètes, et pour illustrer dans une vie la parole de l'Écriture : « Quia non cognovi litteraturam introibo in potentiam Domini ». Parce que j'ai tenu philosophie et poésie à leur place de néant devant Dieu, je verrai les splendeurs divines....*

*Mais tout ceci ne veut être que l'ébauche de la position d'un problème.*

*Marcel MICHELET*